

D'UNE RENCONTRE MANQUÉE : RAISONS, SYMPTÔMES, RESSORTS

Franc Kaltenbeck

Résistances de la psychanalyse,¹ ce titre de Derrida m'arrête avant que je ne commence, pour ouvrir, plus tard, son livre. Avec ce titre, Derrida prend ses distances d'avec Freud et d'avec Lacan. Car, je pense qu'il serait faux d'en exclure sa charge critique. Bien entendu, la psychanalyse résiste, a toujours résisté et résistera encore à toutes les attaques lancées contre elle. Mais Derrida suggère, en plus, qu'elle résiste à elle-même, qu'elle s'immunise contre elle-même. Cette idée d'une maladie immunitaire de la psychanalyse n'est venue ni à Freud qui a publié, en 1925, dans *Imago*, « Les résistances contre la psychanalyse », ni à Lacan qui reconnaissait le foyer de la résistance plutôt du côté du psychanalyste, pour en décharger le patient – observation technique de grande finesse. On ne peut que lui donner raison quand on en a fréquenté un certain nombre de collègues. Résistance des psychanalystes à l'inconscient et au déroulement de la cure, résistances des psychanalystes contre leur propre métier, contre leurs propres intérêts, contre leur savoir aussi, c'est-à-dire le savoir des autres analystes, dont ils ne veulent pas, ces résistances forment l'alliance implacable avec toutes les autres résistances, celles qui viennent de la société, de la politique, ou des psychothérapies.

Le scandale du sujet

Qu'est-ce qu'on ne supporte pas dans la psychanalyse quand elle fonctionne, et même quand on a le soupçon qu'elle pourrait fonctionner ? Pour répondre à cette question, il suffit de se rendre compte qu'il y a des analystes, et pas des moindres, qui déniaient dans leurs actes les plus officiels, et c'est quand même curieux, l'existence du sujet. Ils supportent beaucoup de choses, tout, mais pas

¹ Jacques Derrida, *Résistances de la psychanalyse*, Galilée, Paris 1996.

ça. Je pourrais en donner des exemples, mais pour le moment je m'abstiendrai. Qu'est-ce qui ne va pas avec le sujet pour qu'on le nie ? Ce qui ne va pas avec lui pour ces analystes, ce n'est pas son symptôme mais le risque de pouvoir le changer, lui, le sujet. Je ne résiste pas à vous livrer – et à détourner – cette réplique que donne Stephen Dedalus à Leopold Bloom dans le chapitre *Eumaeus* d'*Ulysse*, citée par Derrida dans *Ulysse gramophone*,² elle est d'actualité : « – *We can't change the country. Let us change the subject.* » (« Nous ne pouvons pas changer le pays, changeons de sujet ». Évidemment, Stephen propose de changer le sujet de conversation, mais est-ce si sûr ?) Et, quand on change le sujet où est-ce qu'on va, quand est-ce que ça s'arrête ? Ne changerait-on pas par hasard, en même temps un bout, non pas du pays, non pas du monde, mais un bout de réel ? Certes, le danger est tout virtuel car un tel changement suppose un acte, et, je sais, ce terme fait rire plus d'un déconstructiviste – à tort, car cet acte est plutôt déplaisant, et par conséquent improbable. En tout cas, on ne peut pas s'y croire, dans cet acte, on est toujours à côté, n'en déplaît aux Lacaniens qui ont un aphorisme pour tout et qui fétichisent l'acte tout en disant que le psychanalyste en a horreur. Mais c'est un fait que la psychanalyse amène parfois le psychanalyste devant cet abîme où il ressent que seul un acte saura le sortir de sa propre impuissance face au symptôme.

Quand il est urgent de suspendre l'acte

L'acte a une structure paradoxale. Le plus souvent, il faut le suspendre et dans sa suspension il manifeste sa nécessité, son urgence. Anne-Lise Stern parle de « (sa) passion de l'urgence » (*Le savoir-déporté*, p. 122).

Une jeune femme n'a toujours pas surmonté le mort accidentelle de son petit frère survenue quand elle avait dix ans et lui six. Sa mère conduisait la voiture avec sa fille à son côté et son fils sur le siège droite à l'arrière. La voiture était déjà engagée dans un carrefour lorsqu'une autre voiture venait en grande vitesse d'une rue à droite, n'ayant donc plus la priorité. Un instant avant le choc, la fille tournait le bouton de la radio, un geste qu'elle se reproche jusqu'à aujourd'hui, qu'elle ne peut pas se pardonner, car elle croit que ce mouvement de sa main a déconcentré sa mère. Dès lors, elle ne peut pas admettre la mort de son frère, car si elle l'acceptait il ne pourrait plus revenir pour lui pardonner de l'avoir tué par son geste futile. Tout le monde a beau vouloir la persuader que sa mère n'avait point été dérangée par son geste, que le choc est le fait de l'autre conductrice et donc ni la faute de sa mère ni la sienne. Rien n'y fait. Elle

² Jacques Derrida, *Ulysse gramophone – deux mors pour Joyce*, Galilée, Paris 1987, p. 65.

se prend pour la cause de la mort de son frère. Ce sentiment de culpabilité ne l'empêche pas de ne pas accepter que son frère soit mort. Ses parents, très atteints par la perte de leur fils se sont faits les complices du déni par leur fille de la mort de leur garçon. Déni non seulement de la disparition de son frère mais aussi, et avant tout, de la perte subie par sa mère.

Son angoisse vient avant tout de ce qu'il lui est interdit de manquer à sa mère, de disparaître, de mourir, elle aussi. La nuit de l'accident, la petite fit un cauchemar où sa mère l'a poignardé dans le dos. Les parents ont donc tenu leur fille à l'écart de la dépouille du frère disparu et l'ont envoyé à la campagne au lieu de l'amener à l'enterrement. La conductrice de l'autre véhicule était l'épouse d'un policier. Toutes les traces de l'accident étaient effacées, de sorte que les vraies responsabilités n'ont jamais été établies. Selon ses dires, la patiente a vécu une adolescence normale, a passé les concours d'écoles avec aisance et travaille aujourd'hui comme ingénieur dans une grande entreprise. Elle souffre pourtant de quelques problèmes somatiques et, avant tout, d'angoisse. Elle a consulté en province l'un après l'autre un psychiatre, une « hypnothérapeute » et un psychanalyste. Le psychiatre ne voulait rien savoir d'elle, l'hypnothérapeute, une amie de sa mère lui proposa de mettre un « voile hypnotique » sur ses douleurs, liées à la disparition de son frère, et avec le psychanalyste, elle arriva enfin à engager un travail jusqu'à ce qu'elle soit mutée à Paris où elle vint me voir.

Il fallait renouveler l'ordonnance pour ses médicaments contre son angoisse et c'est pourquoi je l'adressée à un psychiatre, un excellent prescripteur, lui-même formé à la psychanalyse. Et pourtant, cet homme a cru bon, de lui faire une interprétation tonitruante lors de sa première consultation : « De toute façon quoi que vous fassiez, vous ne pourrez pas ramener votre frère à la vie ». Sidération et bonheur, en un premier temps. Elle se sentait changée. Un poids lui avait été pris. Simplement, une semaine après cette intervention intempestive, un grand désespoir s'est emparé d'elle. L'angoisse et la dépression montaient en flèche. Si son frère ne revenait pas, alors comment pourrait-il lui pardonner ?

Voilà un exemple de la tentation et du malentendu terribles que l'acte réserve à l'analyste. Il est clair que personne n'avait encore rien compris de ce cas énigmatique et qu'il s'agissait d'attendre, de suspendre l'acte, malgré toutes les évidences. Suspension, différance, digne de l'écriture admirable d'*Au-delà du principe du plaisir*, relevée de façon si magistrale par Derrida dans son mouvement de « *pas de thèse* » dans « Spéculer – sur 'Freud' » (p. 314). Mieux aurait-il valu se fier à cette « technique passive » que Karl Landauer avait mise en place en réponse à S. Ferenczi et Otto Rank. Ce mélange étrange de puissance et d'impuissance expose aujourd'hui plus que jamais la psychanalyse à toutes les

convoitises et agressions de la part de ceux qui aspirent à un monde sans pensée et sans écriture.

Jacques Derrida ne veut pas avoir critiqué Jacques Lacan, seulement déconstruit. On pourrait appeler cela une dénégation, si Derrida ne définissait pas la déconstruction. Il explique que « la déconstruction, s'il y en a, n'est pas une critique, encore moins une opération théorique ou spéculative, méthodiquement menée par quelqu'un, mais s'il y en a, elle a lieu, (...) comme expérience de l'impossible » (*Résistances*, p. 73).

Reste pourtant un trouble : Derrida n'a-t-il pas créé un style rhétorique qui ne tolère pas la contradiction quand il dit par exemple dans *La carte postale* : « Tu sais que je ne me donne jamais raison et je ne démontre rien. Ils le supportent très mal, ils voudraient qu'en conséquence il ne se soit rien passé, tout rayer de la carte ». Redoutable stratégie du hérisson !

Il pointe pourtant chez Lacan un certain nombre d'erreurs mais son travail de déconstruction de l'édifice conceptuel de l'auteur des *Écrits* vibre d'une passion qui le pousse parfois à son tour à la faute. Rencontre manquée ou incompatibilité des discours, le philosophe et le psychanalyste se sont lus mais il me semble que leurs lectures respectives dont seule celle de Derrida est explicite et publiée, même si elle laisse de côté beaucoup de textes, souffrent d'être partielles et partiales. Elles font donc symptôme. Mais un symptôme a des ressorts.

Jouissance de la lettre volée

Commençons par l'une des doléances les plus justifiées de Derrida dans son article « Le facteur de la vérité³ » : Il fait observer que Lacan, en lisant « La Lettre volée » (1845) d'Edgar Allan Poe, ne regarde ni le contexte dans la création littéraire de l'écrivain américain, à savoir les autres « histoires de détective » – avant tout « Les assassinats dans la rue Morgue » (1841) et « Le mystère de Marie Roget » – ni le cadre et le « décor littéraire » dans lesquels s'insère l'intrigue dans le texte – intitulé « La lettre volée » qu'il va exploiter. Derrida a raison d'insister également sur le manque de considération pour le narrateur dans ce texte. Lacan réduit souvent ce texte à un « conte » ou à une « histoire ». La double « ablation » du contexte et du cadre a des conséquences importantes et pour la lecture de « La lettre volée » par Lacan et pour sa déconstruction par Derrida.

Mais pour le moment je voudrais seulement y prélever un détail. Lacan

³ Jacques Derrida, « Le facteur de la vérité », in *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*. Flammarion, Paris, 1980, (désormais cité comme CP), pp. 441–524).

passé sans perdre un mot sur les signifiants du plaisir et de la jouissance (*luxury* (« volupté », « luxe »)) que Derrida repère au début de deux des histoires du détective Dupin, à savoir dans celle de l'affaire de la rue Morgue et celle de « La lettre volée ». Dans la préface des « Assassinats dans la rue Morgue », le narrateur se plaint de ce que les facultés de l'esprit qui passent pour analytiques ne sont, elles-mêmes, que peu accessibles à l'analyse. On ne les apprécie que dans leurs effets et un de leurs effets est le plaisir vif dont ils sont la source. « De même que l'homme fort se réjouit (...) de ses capacités physiques en trouvant du plaisir dans ces exercices qui font travailler ses muscles, l'analyste est ravi de cette efficacité de l'esprit dont la fonction est de débrouiller. Il jouit même des plus triviales occasions à condition qu'elles mettent ses talents en jeu. Il raffole des énigmes, des rebus, des hiéroglyphes ». Le personnage de Dupin est, dans les mêmes textes, associé à la jouissance de l'esprit analytique. Derrida cite, entre autre, cette phrase de l'histoire « Les meurtres dans la rue Morgue » : « Les livres, en fait, étaient son seul luxe (*his sole luxuries*), et à Paris, on se les procure facilement ». Tout le monde connaît évidemment le début de « La lettre volée » : « J'étais à Paris en 18... Après une sombre et orageuse soirée d'automne, je jouissais de la double volupté (*twofold luxury*) de la méditation et d'une pipe d'écume de mer, en compagnie de mon ami Auguste Dupin dans sa petite bibliothèque ou cabinet d'étude *rue Dunot, nr. 33, au troisième faubourg Saint-Germain* ».

Ni en 1956 quand Lacan publie son *Séminaire* ni en 1969 quand il rédige l'avant-propos de l'édition de poche de ses *Écrits I*, Lacan ne s'arrête à ce signifiant de « luxure » affublé au style de vie et de pensée de Dupin dont il fait pourtant un prédécesseur du psychanalyste. Mais il est intéressant de noter que Derrida qui repère ce signifiant et le mentionne en anglais ne lui donne pas non plus un rôle important dans sa lecture. Que Lacan ne veuille pas pousser l'analogie entre le détective et le psychanalyste trop loin, qu'il ne prenne pas au sérieux à l'époque de la rédaction de son écrit la jouissance de la cogitation que le narrateur suppose à Dupin, peut se comprendre, même s'il dira plus tard que la pensée est une jouissance.

Ce que fait d'ailleurs également Derrida – et avant lui, quand il lit *Mimique* de Mallarmé dans « La double séance » : « Pierrot mime alors jusqu'au spasme suprême la montée d'une jouissance hilare », note-t-il d'abord à propos de ce passage mallarméen. Il rappelle que le mime joue alternativement Pierrot et Colombine, chatouillée à mort, et parle ensuite de ce « crime parfait [commis par Pierrot] de ne se confondre qu'avec la jouissance que se donne une certaine spéculation »⁴. On aura noté que cette jouissance est rapportée à l'identifica-

⁴ Jacques Derrida, *La Dissemination*, Seul, Paris 1972, p. 228.

tion du mime avec son objet (Colombine), une identification qui efface la différence sexuelle.

Mais pourquoi Derrida n'a-t-il pas donné un sort à ce signifiant de *luxury* dans sa lecture de Poe, un mot qui fait pourtant signe au lecteur, alors qu'il accable Lacan d'être un « phallogocentriste » et un idéaliste de la vérité ? Quant à Lacan, il suppose au psychanalyste un désir qui pourrait être mis en dialectique avec le « luxe » dans l'esprit analytique du détective en quête de la lettre volée qui, contrairement à ce qu'affirme Derrida n'est pas si idéalisée chez Lacan, en 1956, quand on veut seulement se référer à la citation joycienne de la page 25 des *Écrits* : « *A letter a litter*, une lettre, une ordure »⁵, une citation qui repose sur le texte de Poe lui-même où la lettre volée est décrite comme sale (*the dirt ; the soiled and torn condition of the paper*). Et plus tard, Lacan a prôné le don d'une jouissance inhérente à l'interprétation équivoque qui fait parfois le bonheur de l'analysant, un bonheur qui ne devrait pas laisser indifférent une assemblée qui planche sur la direction de la cure.

Si je soulève ce manque d'une explication sur ce signifiant de la luxure des deux côtés c'est parce que la lettre entretiendra chez Lacan dès 1963 un lien étroit avec la jouissance alors que je n'ai lu d'une articulation explicite entre l'écriture et la jouissance chez Derrida que dans « La pharmacie de Platon ». Je dis cela avec toutes les précautions qui s'imposent à quelqu'un qui n'a pas fréquenté ce philosophe avec la même assiduité que vous.

Principe de plaisir de la spéculation

Lacan qui aura pour sa part formellement lié l'écriture à la jouissance ne s'exprime pourtant que fort peu et assez tard sur le concept derridien de l'écriture. Étrange évitement. Derrida interpelle Freud, et à travers lui Lacan, sur la jouissance quand il fait par exemple remarquer (*CP*, p. 294) : « La définition du principe de plaisir est muette sur le plaisir, sur son essence et sur sa qualité ». Vous me direz que le plaisir n'est pas la jouissance. C'est vrai. Mais quand on critique « le point de vue quantitatif » que Freud a maintenu depuis son *Esquisse* et quand on réclame un savoir sur la qualité de la *Lust* on touche à mon avis au problème de la jouissance. La préoccupation avec la jouissance chez Derrida devient plus manifeste à partir du moment où il réfléchit sur le paradoxe de la « spéculation » de Freud que présente le déplaisir issu du refoulement. Derrida épingle à juste titre la phrase étrange à la fin du premier chapitre de *Au-delà du principe de plaisir* : « ... mais il est sûr que tout déplaisir névrotique est (...) un

⁵ Jacques Lacan, *Ecrits*, Seuil, Paris 1966.

plaisir qui ne peut pas être éprouvé comme tel ». Un plaisir qui ne peut pas être éprouvé, ne relève-t-il pas de la jouissance du symptôme ? Mais la jouissance féminine est, elle aussi, posée comme ça par Lacan. Pour Derrida une telle idée n'est pas réductible à un quelconque modèle de la philosophie et Freud ne procède pas non plus en tant que phénoménologue. Sa « spéculation » est inclassable. On peut pourtant poser la question de savoir si la « spéculation » est une activité de Freud spécifique à son travail de 1920 ou si elle ne s'insère pas plutôt dans la série entamée en 1895 avec *l'Esquisse*.

Dans sa lettre du 25 mai 1895, à W. Fliess, Freud épelle en effet son activité intellectuelle par trois mots : Il écrit à son ami berlinois qu'il passe ses heures nocturnes entre 11h et 2h du matin, en « fantasmant, traduisant et devinant » (*Phantasieren, Übersetzen, Erraten*).

Ce qui intrigue Derrida dès le premier et le troisième chapitres d'*Au-delà du principe de plaisir* c'est le lien entre le manque radical de tout plaisir et l'automatisme de répétition (Freud, *GW*, XIII, p. 18, *CP*, p. 361). Il insiste : le principe de plaisir garde dans les premiers chapitres du travail de 1920 « toute son autorité » ; mais il admet en même temps : « L'énigme, c'est en revanche la reviviscence [d'un trauma] qui semble ne produire aucun plaisir pour aucun système. Voilà qui oblige à l'hypothèse » (d'une compulsion de répétition qui s'articulera plus tard à la pulsion de mort).

Alors la question se pose si le « spéculer » de Freud des années 1919–1920 n'est pas toute une autre activité de l'esprit de Freud que celle du « fantasmer, traduire, deviner », cette dernière ayant pour objet l'inconscient qu'il venait de découvrir alors que la première serait articulée à la pulsion de mort qui est silencieuse comme l'écriture. Le débat que Lacan et Derrida ont, à ma connaissance, tous les deux manqué, aurait dû porter sur ce que celui-ci a entendu par « écriture » et sur ce que celui-là a nommé « structure ».

Impact de la théorie sur la pratique

Est-ce que Derrida vise cette différence de spécificité des activités théoriques de Freud quant aux deux concepts fondamentaux, l'inconscient et la pulsion ? La question n'est pas étrangère aux problèmes de la direction de la cure, car ce qui y opère est le désir du psychanalyste et ce désir se nourrit de l'activité théorique. On n'est pas obligé de suivre Hegel qui se persuadait tous les jours que « le travail théorique réalise plus que le travail pratique » ; « une fois qu'on a fait la révolution dans le royaume des représentations, la réalité ne tient plus ». Mais dans son séminaire *Le Transfert*, Lacan renvoie à l'acceptation des concepts *to pragma* et de *thêoria* lorsqu'ils apparaissent dans la pensée

grecque : « La théorie n'est pas, comme notre emploi du mot l'implique, l'abstraction de la praxis, ni sa référence générale, ni le modèle de ce qui serait son application. À son apparition, elle est cette praxis même. Elle est elle-même, la *théoria*, l'exercice du pouvoir, *to pragma*, la grande affaire »⁶.

Polémique

Derrida ne va pas par quatre chemins pour déconstruire la pensée de Lacan, pour la dégommer. Difficile de ne pas s'apercevoir qu'il lui fait la guerre, sans l'avoir forcément déclarée. C'est aux historiens de trancher la question de savoir qui a commencé. Il s'applique à démanteler tout une série de repères que Lacan a donné à ses élèves dont ceux-ci, il est vrai, ont vite fait des poncifs. Exemples : Lacan a introduit dans la technique psychanalytique les séances courtes. Derrida s'en prend « aux analystes pressés de conclure ». Lacan refuse de répondre à la demande de Laplanche de dire le vrai sur le vrai. Derrida trouve chez Freud (*CP*, p. 443) « la vérité de la vérité ». Lacan rejette l'idée qu'il y ait un autre de l'autre et un métalangage. Derrida les restaure. Lacan prise les aphorismes. Derrida s'en moque. Lacan caractérise Joyce avec une catégorie clinique, celle du « symptôme » (« Joyce le symptôme »). Derrida note dans *Ug*, p. 113 : « Qui signe ? Qui signe quoi au nom de Joyce ? La réponse ne saurait avoir la forme d'une clé ou d'une catégorie clinique qu'on sortirait de sa poche à l'occasion d'un colloque ».

Dans son écrit « L'instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan écrit à propos du *Cours de linguistique générale* que c'est « une publication primordiale à transmettre un enseignement digne de ce nom, c'est-à-dire qu'on ne peut arrêter que sur son propre mouvement ». Il parlait sans doute aussi *pro domo*, et sa remarque, quelque peu sentencieuse, n'aurait certainement pas plu à Derrida. Elle aurait pourtant mérité d'être réfléchie par le philosophe qui avait voulu désenclaver la pensée de sa captation dans les jugements et dans les propositions. Il ne s'agit pas de situer la pensée de Lacan dans son contexte – le contexte n'a-t-il pas toujours bon dos ? – mais de tenir compte de sa dynamique, de ses butées et impasses, de ses visées didactiques, polémiques, dans ses répétitions et dans sa sublimation. Pourquoi l'enseignement d'un psychanalyste échapperait-il à la logique du discours du psychanalyste dans lequel la vérité se déploie en fonction des avancées du sujet ? Or, Derrida fait comme si Lacan avait pensé que ses propositions sur la vérité étaient gravées dans le marbre, comme si ce savoir ne se constituait pas au cours de l'enseignement. Est-ce que Derrida ne

⁶ Jacques Lacan, *Le Séminaire livre VIII, Le Transfert*, Seuil, Paris 1991, p. 99.

tombe pas derrière ses propres standards quand il traite l'écrit de Lacan sur « La lettre volée » comme un texte figé, quand il fait abstraction de l'élan, du geste qui inscrit ce texte dans la politique et l'histoire de la psychanalyse et dans la pensée ? Lire Lacan à la lettre, cela signifie aussi suivre le parcours de la lettre de Lacan, ne pas couper la lettre de sa ligne de fuite.

L'écriture, plus fort que tout

Or, en lisant « Le facteur de la vérité », j'avais l'impression que Derrida se sent provoqué par Lacan parce que l'intrication entre le style et le destin de ce psychanalyste fait obstacle à sa théorie de l'écriture qui est toujours plus fort que tout, emmenant tout avec elle, plus fort que le sujet, plus fort que la vérité aussi, plus fort que l'acte. Si je me sens toujours attaché à Lacan c'est pour la simple raison que je lui sais gré de n'avoir jamais chargé les épaules du tout venant avec un tel concept « plus fort que tout ». Même quand il promouvait la vérité, le langage, l'Autre ou le réel dans toute leur splendeur, il gardait le sujet comme réponse du réel et il l'encourageait de jouer sa carte, la responsabilité, un mot qui ne se limite pas à ses connotations morales un peu plates et dont il est facile d'abuser, mais qui fait jonction entre le sujet et l'inconscient freudien dont Derrida, selon son propre aveu, ne reconnaît pas toujours le caractère inouï, inédit.

Il y aurait beaucoup à dire sur la notion du sujet chez Derrida, telle qu'il l'esquisse dans *Positions*⁷ où il fait de la subjectivité un effet de la différance. Le sujet « dépend du système des différences et du mouvement de la différance ». Même parlant et conscient il n'est pas présent à soi avant la différance. C'est un sujet qui se divise plutôt que d'être divisé par le signifiant. Derrida rejette « toutes les oppositions métaphysiques », par exemple celle du signifiant et du signifié, car elles seraient toutes référées à un « signifié transcendantal ». Il refuse le jeu oppositionnel du signifiant avec l'argument tout à fait valable que tout élément du langage est d'emblée pris dans un « tissu », un « texte » dont il dit « qu'il ne se produit que dans la transformation d'un autre texte » (*ibid.* p. 38), il n'accepte pas non plus la dichotomie lacanienne entre un signifiant-maître et un signifiant du savoir. Mais du même coup, il lui échappe que ce dualisme n'est pas préétabli. Tout signifiant peut remplir les deux fonctions. Le sujet lacanien participe au choix du signifiant qui provoquera son trauma. Une liberté que Derrida déconstruit sans doute avec l'indication que Lacan était « trop en confiance avec le néo-existentialisme sartrien » (*Résistances ...*, p. 74).

⁷ Jacques Derrida, *Positions*, Minuit, Paris 1972, pp. 40-41.

Contrairement à ce qu'on a souvent entendu, le sujet reste nécessaire à la théorie de Lacan jusqu'à la fin. Dans *Le Sinthome* il enseigne que l'analyse trouve sa diffusion par la restitution du sujet en tant qu'il est divisé par l'opération du langage. (p. 36).

La réfutation implicite

À cette critique, à cette déconstruction d'un discours mis en arrêt, s'ajoute une autre stratégie : la réfutation implicite. Aussi Derrida met-il en épingle la « dette » de Joyce, sa culpabilité, son *I owe you* dans la suite des lettres A, E, I, O, U, où le « je » de l'auteur d'*Ulysse* se constituerait, un je ainsi issu de la castration. Il aura auparavant mentionné le télégramme du père de Joyce, cité dans *Protée* (chap. 3) : Mère mourant rentre à la maison père (*Mother dying come home father*). (Le « texte corrigé » de Walter Gabler donne à lire *Nother dying ...* ». Mais il ne fait rien du « *No ! No ! No !* », lancé par Stephen au spectre de sa mère dans *Circe* et qui met à mal la culpabilité névrotique que Derrida suggère sans jamais mentionner la lecture que Lacan avait fait du *Portrait de l'artiste comme jeune homme* qui culmine dans l'observation de cette perte de l'image du corps chez Joyce à laquelle son œuvre a dû suppléer comme soutien de l'*ego*. Il y a quelques années, Jacques Aubert a étudié avec sagacité le lien entre le « non » de Joyce et son ego.

Symptôme de la lettre

Revenons maintenant à la polémique la plus incisive que Derrida a publiée, en 1975 sous le titre « Le facteur de la vérité ». Il y reproche non seulement à Lacan mais aussi à Freud le classicisme de leurs approches de la littérature. Il écrit : « On identifie alors la pratique la plus classique. Non seulement celle de la « critique littéraire » philosophique mais aussi celle de Freud chaque fois qu'il demande à la littérature exemples, illustrations, témoignages, confirmations pour un savoir, une vérité, des lois dont il traite ailleurs sur un autre mode ». (*CP*, p. 454).

Reproche injuste et pour Freud et pour Lacan. Quant à Freud, rappelons ici seulement son exposé « Le poète et l'activité de fantasmer » (1908), prononcé dans la librairie de Hugo Heller à Vienne. Qui, avant Freud, a saisi le fantasme comme une production « souple », planant, flottant entre les trois temps de nos représentations, l'actualité d'une impression, capable d'éveiller les désirs du sujet, le passé d'une expérience infantile et l'avenir du désir ? Est-

ce que Freud ne contribue pas par cette théorie de façon inédite à la théorie de la faculté de l'imagination ?

Et « Le Séminaire sur 'La lettre volée' » déborde la « pratique classique » de certains concepts (« la vérité habite la fiction ») quand Lacan parle par exemple des effets symptomatiques que la lettre exerce sur les sujets du conte. Effets nullement réductibles à son message. Certes, on peut réduire cet effet à la castration. (« Qu'elle [la lettre] soit en souffrance, c'est eux [les sujets] vont en pâtir ». *Ecrits*, p. 30). Mais la féminisation du ministre n'est pas synonyme du manque de la lettre à sa place qu'il découvrira quand Dupin l'aura dérobée. Il est dans la même situation que la Reine alors qu'il la cache encore puisqu'il commet l'erreur de se sentir protégé par l'imbécillité de la police qui la chercherait encore aujourd'hui si Dupin ne l'avait pas trouvée.

Le ministre passe à côté du pouvoir de la lettre, il en est déjà séparé, a déjà perdu sa garde alors qu'il la détient encore, car en effet, il ne se méfie que de la police. La lettre fait donc des « dommages collatéraux » du côté de celui qui l'a dérobée, et le fait que le ministre devienne femme quand il est possédé par la lettre, qu'il est identifié à la Reine, n'est pas un effet « classique » et « normalisant » de la castration pour l'homme qu'il est.

Si la femme était chez Lacan une « figure de la castration », comme le suppose Derrida (*CP*, p. 469), la reine, qui transgresse la loi puisqu'elle cache la lettre compromettante pour elle devant les yeux du roi, devrait être soumise à la castration. Or, il n'est pas dit dans le texte de Poe que le préfet de police remet la lettre au Roi.

Le commentaire de « La lettre volée » est dans l'enseignement de Lacan une sorte de *work in progress* digne de l'exigence derridienne d'une écriture à suspens. Car, en effet, Lacan, en reconsidérant la figure de la Reine dans son séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant » du 18 mai 1971, oppose l'être de la femme à la loi. Geneviève Morel qui a décortiqué ce passage dans son livre *Ambiguïtés sexuelles*⁸ distingue donc avec Lacan les valeurs de l'objet de la femme de son être. Ce dernier reste hors de l'ordre symbolique, hors la loi. Le signe de « la » femme ou plutôt de son être ne se trouve pas à l'intérieur du symbolique et de sa loi. Dès que la reine cache la lettre, elle se met hors la loi et la lettre devient le signe de la femme en tant qu'elle est hors la loi. « Et ce signe féminise les sujets tour à tour car, de détenir la lettre, ils deviennent à leur tour hors la loi ». (*op. cit.*, p. 235). La lettre met donc la femme en équivalence avec ce hors-la-loi. Elle n'existe pas dans l'ensemble du Symbolique mais seulement au-delà de celui-ci, ce qui la rapproche de l'Autre dont l'inconsistance le rend également inexistant comme ensemble du Symbolique.

⁸ Geneviève Morel, *Ambiguïtés sexuelles*, Anthropos, Paris 2000, pp. 234–236.

La pensée rigoriste du Symbolique que Derrida raille comme « phallogocentrique » a donc produit des conséquences aussi inattendues que subversives. On objectera que ces résultats se faisaient attendre et qu'ils n'ont été publiés que quelques années avant le travail de Derrida à propos du « Séminaire sur 'La lettre volée' ». C'est sûr, mais il faut insister sur ce à quoi j'ai déjà fait allusion, à savoir que le débordement symptomatique de la lettre, dramatisé par le destin du ministre, est déjà tout à fait lisible dans l'écrit de 1956. À cet égard, cet écrit anticipe sur le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant » et même sur ce passage du séminaire *Le Sinthome* – contemporain du « Facteur de la vérité » où Lacan fait de la femme un symptôme de l'homme.

Le phallus et la vérité sont en 1956 sans doute des idéautés du Symbolique. Cette limitation était particulièrement insuffisante en ce qui concerne la théorie de la vérité. Mais la féminisation passagère que subit le ministre ne se laisse pas réduire à la castration, opération symbolique qui produit un manque imaginaire. Rien ne manque au ministre quand il est le détenteur de la lettre. Son étrange identification à la reine ne relève pas non plus de l'Imaginaire. La lettre pousse celui qui s'avère possédé par elle, ne serait-ce que pour un temps, hors la loi, dans le Réel. D'où aussi le jeu de mot par lequel Lacan transforme le vers de Crébillon « Un dessein si funeste ... » en « Un destin ... ». Il s'agit là bien d'un destin de la pulsion.

Le compliment de Baltimore

Dans « Pour l'amour de Lacan », (*Résistances ...*, p. 86, Derrida raconte un moment de sa première rencontre avec Lacan : « René Girard m'a rapporté qu'après ma conférence de Baltimore, alors qu'il cherchait à faire partager à Lacan sa propre évaluation (elle était généreuse), Lacan lui aurait dit : 'Oui, oui, c'est bien mais la différence entre lui et moi, c'est qu'il n'a pas affaire à des gens qui souffrent', sous-entendu : en analyse. » Derrida y ajoute ceci : « Qu'en savait-il ? Très imprudent. Il ne pouvait tranquillement dire cela, et le savoir, qu'à se référer ni à la souffrance (hélas, j'ai aussi affaire, comme d'autres à des gens qui souffrent – vous par exemple) ni au transfert, c'est-à-dire à l'amour qui n'a jamais eu besoin de la situation analytique, pour faire des siennes ».

Le compliment de Lacan et son commentaire par Derrida demandent un peu d'attention. Je ne pense pas que Lacan ait diminué sa reconnaissance de la qualité de l'intervention de Derrida à Baltimore quand il a dit 'mais la différence entre lui et moi, c'est qu'il n'a pas affaire à des gens qui souffrent'. Il me semble également exclu qu'il ait voulu se réserver le monopole des gens qui souffrent. J'ai plutôt l'impression qu'il a insisté sur le fait que son discours

était en charge du symptôme, cette « vraie trace clinique » (*Écrits*, p. 66), et qu'en suivant cette trace, son discours n'était jamais resté à l'intérieur de ce que Derrida nomma la « clôture métaphysique ».

Écriture sans voix

Une lecture attentive du « Séminaire sur 'La lettre volée' » permet d'entendre son compliment dans le sens d'une expression de solidarité. Vous me direz que le symptôme repéré dans l'écrit de 1956 est effet de la lettre et non pas (encore) écriture alors que Derrida parle dans sa déconstruction d'une « écriture avant la lettre » (*Cp*, p. 514) qui serait le vrai agent du vol et de la dérive de la lettre. On ne peut que s'incliner devant ce dénouement audacieux et surprenant de l'intrigue de E. Poe. Mais on peut aussi faire remarquer que l'idée du symptôme comme écriture non-phonématique travaille Lacan dès son écrit « Intervention sur le transfert » (1951), quand il parle par exemple de l'histoire de Dora comme d'un texte « au ton d'une Princesse de Clèves en proie à un bâillon infernal » (*Écrits*, p. 223). Plus explicite sa caractéristique des symptômes névrotiques : les « hiéroglyphes de l'hystérie », par exemple (*Écrits*, p. 281).

Le symptôme est à cette époque, et pour longtemps, « vérité » inscrite dans le corps, dans les archives de l'enfance etc. (*ibid.*, p. 259), et donc interprété de façon logocentrique, inacceptable pour Derrida. Mais au cours de l'enseignement de Lacan, la vérité se déplacera pour devenir une place. Si le symptôme domine dans le discours de l'hystérique, la place de la vérité dans ce discours n'est plus occupée par un signifiant mais par l'objet *a*, reste de jouissance.⁹ Ce n'est donc plus une vérité qui parle ! Trois ans plus tard, le symptôme consiste en « un nœud de signifiants », et, enfin, en 1975, son devenir réel est signé : « un événement de corps ».

Je ne doute pas un instant que les travaux de Derrida aient favorisé ces déplacements même si Derrida se plaint des méprises et des malentendus de Lacan à propos de son livre *De la grammatologie* (cf. *Résistances ...*, p. 71). Mais il faut aussi reconnaître que Lacan, à certains endroits de son œuvre, anticipe sur Derrida, par exemple dans sa conception de la chaîne signifiante. Aussi lit-on dans « Instance de la lettre » (*Écrits*, p. 503) :

« Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point ».

⁹ Jacques Lacan, *Le Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris 1991, p. 48.

Je rapprocherais ce passage sur la « polyphonie » de tout discours de ce que Derrida découvre à la « bordure » du texte de E. Poe, à savoir « que tout était une affaire d'écriture, et écriture en dérive, dans un lieu d'écriture ouvert sans fin à sa greffe sur d'autres écritures, et que cette affaire d'écriture, la troisième d'une série où déjà la 'coïncidence' entre les deux précédentes se donne à remarquer, fait tout d'un coup effraction de son premier mot 'rue Dunôt, n° 33, au troisième, faubourg Saint-Germain' ».

Certes, chez Lacan, en 1957, nous avons une chaîne signifiante, pensée comme une partition musicale et chez Derrida un lieu d'écritures qui se greffent l'une sur l'autre, mais le principe de la mise en réseaux de ces chaînes et de ces écritures greffées rend les deux textes comparables. D'autant que Lacan a mathématisé la chaîne signifiante, et l'a ainsi transformée en écriture. Derrida ne parle pas de l'appareil mathématique de cette chaîne mais y renvoie peut-être à la fin de sa conférence au colloque « Lacan avec les philosophes » quand il rend hommage à « la pensée de la contingence, de la singularité, de l'événement, de la rencontre, de la chance et de la *tukhé* chez Lacan » (*Résistances ...*, p. 83.).

L'écriture avant le phonème dans le séminaire « L'identification »

Il appartient aux avatars, aux maux d'archive que les enseignements les plus derridiens de Lacan, les enseignements derridiens avant la lettre, ne sont toujours pas accessibles au grand public. Il s'agit des leçons de décembre et de janvier 1961 du séminaire toujours inédit « L'identification » sur le trait unaire et le nom propre.

Aussi, Lacan énonce-t-il, dans la leçon du 20 décembre 1961 très clairement la préséance de l'écriture sur le phonème. Il fait observer que les progrès dans l'écriture passent par l'emprunt qu'une civilisation fait auprès d'une autre, une civilisation étrangère. « L'écriture, enseigne-t-il, après avoir lu le livre de James Février sur *L'histoire de l'écriture*, attendait d'être phonétisée, et c'est dans la mesure où elle est vocalisée comme d'autres objets, qu'elle apprend, l'écriture, si je puis dire, à fonctionner comme écriture ». Et il affirme :

« Car chaque fois qu'il y a un progrès de l'écriture, c'est pour autant qu'une population a tenté de symboliser son propre langage, sa propre articulation phonétique, à l'aide d'un matériel d'écriture emprunté à une autre population, et qui n'était qu'en apparence bien adapté à un autre langage ; car elle n'était pas mieux adaptée ».

Il me semble que l'exposé de Mme Talagrand à ces journées verse une pièce à ce dossier ouvert par Lacan au début des années soixante.

Quant au nom propre, il fait remarquer, comme d'autres avant et après lui,

qu'il se conserve quand on passe d'une langue dans une autre et que c'est pour cette raison qu'on a toujours cherché les noms propres quand on essayait de déchiffrer un texte hiéroglyphique inconnu. Et Lacan de dire que « la caractéristique du nom propre est toujours plus ou moins liée à ce trait de liaison non pas au son, mais à l'écriture ».

Réponse à la déconstruction de trois motifs

Je voudrais maintenant revenir à trois des « motifs » du « Séminaire sur 'La lettre volée' » que Derrida a déconstruits.

Le premier est « la position transcendantale du phallus ». J'ai du mal à comprendre ici l'épithète « transcendantal ». Lacan parle plutôt – et Derrida le cite – du « signifiant privilégié » (*Écrits*, p. 692). Dans la mesure où Lacan pense que « la vérité est ce qui s'instaure de la chaîne signifiante » (*Écrits*, p. 235) – une définition inspirée par la logique – on ne voit pas en quoi le phallus, pensé en 1965 comme « point de vérité », soit comme « point de manque » dans le sujet, soit un signifiant transcendantal. On peut évidemment donner raison à Derrida quand on entend par « transcendantal » le fait qu'il est universel et le seul signifiant du sexe pour tous, associé au Nom-du-Père. Ça change plus tard, avec l'introduction du pastout. Pour le reste de sa caractéristique, à savoir que la nature du phallus se révèle comme manque de pénis de la mère, Lacan ne donne dans l'écrit de 1965 que la doctrine de Freud, la sienne va plus loin. À cet égard il est intéressant de noter que Derrida semble entériner l'idée que Marie Bonaparte se fait de la restitution de la lettre à la reine et de son lieu de cache entre les jambes de la cheminée. Or, cette idée est purement imaginaire, car la reine n'augmentera en rien son pouvoir quand le préfet de police lui aura rendu la lettre.

Le deuxième motif est l'« escamotage des effets du double dans le récit de Poe ». Derrida a tout à fait raison de pointer cette faiblesse dans l'analyse de Lacan. Derrida écrit : « Le Séminaire forclôt sans merci cette problématique du double et de l'*Unheimlichkeit* ».

Lacan ne fait rien du dédoublement manifeste entre le narrateur et Dupin, il néglige aussi la forte présomption qu'on peut avoir que Dupin et le ministre sont des frères ennemis et peut-être même des jumeaux. Or, pour Derrida la lettre est divisible. Et comme il l'identifie au phallus, il peut écrire avec ironie : « Le sujet est très divisé mais le phallus ne se partage jamais » (*Cp.*, p. 494). Et comme la lettre est divisible, comme il y a dissémination de la lettre, celle-ci entraîne le phénomène du double dans les personnages de Poe. Derrida écrit :

« La divisibilité de la lettre est aussi celle du signifiant auquel elle donne

lieu, et donc des 'sujets', 'personnages' ou 'positions' et qui y sont assujettis et qui les 'représentent' ».

Étrange pas cadencé de la lettre et des sujets ! Derrida accepte donc ici la suprématie du signifiant, le fait qu'il divise et assujettisse les sujets, mais le concept du signifiant Un comme instance qui divise relève pour lui de la « atomistique ». La lettre est donc divisible et divisant. Or, tous les sujets de l'histoire de Poe n'ont pas de double, sauf si on voulait faire du préfet un double du roi. Et d'autre part, le double ne deviendrait-il pas un pur effet du symbolique ? Lacan le range parmi les phénomènes imaginaires mais on peut contester cette dépréciation.

Troisièmement, le motif de la parole pleine. Derrida cite de façon ample des passages du « Discours de Rome » où Lacan lie la parole pleine à la vérité et fait de la parole vraie la visée même de l'analyse, quand il écrit, par exemple (*Écrits*, p. 302) : « L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur ».

Qui s'offusquerait de l'exigence exprimée dans la deuxième partie de cette phrase, à savoir qu'une analyse doit permettre au sujet de réaliser son histoire de la même façon qu'on dit que quelqu'un réalise la situation dans laquelle il se trouve et que l'assomption par l'analysant de son histoire doit ouvrir vers un futur ? Reste le problème de la parole pleine et de son rapport à la vérité. On sait combien Lacan a évolué sur cette question après « Fonction et champ de la parole et du langage ». Prenez seulement les trois premières remarques à la fin de « La direction de la cure », quand Lacan résume sa pensée à ce sujet :

« 1. Que la parole (...) a tous les pouvoirs, les pouvoirs spéciaux de la cure ; 2. Qu'on est bien loin par la règle de diriger le sujet vers la parole pleine [Je souligne, F. K.], ni vers le discours cohérent, mais qu'on le laisse libre de s'essayer ; 3. Que cette liberté est ce qu'il tolère le plus mal ».

Mais c'est dans « Fonction et champ ... » qu'on peut déjà trouver des endroits où Lacan témoigne de son respect pour la parole de l'analysant qu'elle soit pleine ou vide. Je vous n'envoie qu'à la page 251. Après avoir encouragé l'analyste dans son « art » de « suspendre les certitudes du sujet », après avoir reconnu la valeur d'un discours vide et son rapport au silence comme « valeur de tessère », selon la métaphore de Mallarmé – Derrida a bien sûr lu et cité ce passage – après avoir apprécié la signification de « l'histoire quotidienne » racontée par l'analysant, Lacan n'hésite pas à dire son engagement comme analyste, car il s'est toujours opposé à la suffisance de ces analystes qui laissent mariner leurs patients dans leurs affects et pensées. D'une part, Lacan s'abstient de tout jugement sur la parole de l'analysant, une attitude très proche de celle adoptée par Freud dans *La question de l'analyse profane*, chapitre V (traduction : Janine Altounian et *alii*) :

« Il [le patient] vous dit n'importe quoi et cela n'a tout d'abord pour vous pas plus de sens que pour lui. Il faudra que vous vous décidiez à appréhender d'une manière très particulière le matériel que livre l'analysé par soumission à la règle. Un peu comme un minerai dont il faut par des procédés spéciaux extraire le contenu de métal précieux. Et de plus vous êtes alors prêt à travailler des tonnes de minerai qui peut-être ne contiennent que peu de la précieuse matière cherchée. Telle serait la première justification de la durée de la cure ».

Ne pouvons-nous pas reconnaître dans ce que Freud appelle ici « le contenu de métal précieux » cet *agalma* dont Lacan nous entretient dans son séminaire *Le Transfert*. C'est au moins un point de ma lecture du livre de Freud de 1926 que j'ai proposé il y a longtemps dans un article sur le refoulement de la question de l'analyse profane dans l'IPA.

Savoir-faire

Le procédé de Lacan, son savoir-faire était en effet spécial. Car il ne se contentait pas de faire de séances courtes, ses ponctuations, interruptions et interprétations allaient même jusqu'à altérer le discours de l'analysant de sorte que celui-ci se trouvait soudain dans tout un autre monde que celui de son fantasme. Lacan se laissait, pendant toute sa vie inspirer par des grands artistes de son temps, il adorait Marcel Duchamp. Et, c'est un geste fréquent chez les grands artistes de s'emparer d'un morceau quelconque d'une réalité ou d'un discours pour en faire quelque chose d'autre et qui est très loin de l'intention qui a amené à cette réalité ou à ce discours.

L'implication clinique était limpide : Ne nous plaignons-nous pas tout le temps d'être mal entendus, ou pas entendus du tout, d'être interrompus par quelque autorité, quelque frère ou parent et de ne pas être compris ? Personne ne niera le traumatisme que l'on subit quand on n'est pas écouté. Faut-il alors être spécialement disponible quand on a affaire à un traumatisé du discours et de la communication ? Sans doute, oui, il le faut, mais de quelle façon ? Est-ce qu'il suffit de donner son temps ou ne vaudrait-il pas mieux offrir au traumatisé – et c'est ce que Lacan a fait – une petite évasion hors de son univers triste, dans un autre monde possible, comme s'il rêvait ? C'était ça, le *pharmakon*, l'antidote, sans doute douloureux au trauma que Lacan avait manié.

Altérations

Il y a 15 jours, j'ai visité la maison natale de Hegel à Stuttgart. Transformé en musée, cette maison fonctionne un peu comme tous ces lieux où l'on expose des fac-similés de lettres, les différentes éditions des ouvrages de l'auteur et un

florilège de ses pensées peint sur les murs. Or, la dernière pièce de la maison de Hegel est vouée aux rapports du philosophe avec notre époque et aussi avec l'art contemporain. Ne manquant pas d'humour les responsables souabes du monument y montrent une œuvre de l'artiste Dieter Rot que je ne connaissais que sur des photos. Rot a en effet transformé les œuvres complètes de Hegel en une vingtaine de saucisses, c'est-à-dire qu'il a fait de chaque volume une saucisse en papier.

Voilà une intervention un peu violente et grossière d'un grand artiste à propos du discours imposant du plus grand des philosophes allemands. Rot avait déjà traité Thomas Mann de la même manière. En commentant sa propre œuvre, il expliqua qu'il devait se défendre à sa façon contre ces poids lourds de la philosophie et de la littérature allemande et qu'il avait en même temps eu besoin de dire son envie de leur succès et de leur autorité étouffante. Ces œuvres de Dieter Rot forment un rébus, car en allemand on peut dire « *das ist mir Wurst* » pour « ça m'est égal », « je m'en moque », « je m'en fous ». Protestation sans doute anale !

Quel rapport avec la ponctuation analytique ? L'analyste ne dira quand même pas à son analysant qu'il se moque de sa parole, même si ça peut avoir des effets non négligeables ! La ponctuation dans une parole vide ou pleine, peu importe, la ponctuation qui altère cette parole qui la fausse peut-être et la détourne, sert à tisser toute une histoire nouvelle, elle supporte la version créatrice du transfert, dont Lacan fait la promotion dans son *Séminaire XI*. Et ainsi, elle est profondément derridienne, avant la lettre, joycienne aussi, dans la mesure où une syllabe sur une page de *Finnegans Wake* peut vous raconter toute une histoire, constituer une épiphanie. Elle, la ponctuation, tient aussi un dialogue muet entre le sujet et l'analyste, un peu de la même façon que les saucisses en papier que Dieter Rot a fait à partir des 20 tomes de Hegel. Car l'auteur de la *Phénoménologie de l'Esprit* lui rend bien la monnaie de sa pièce : 'tu me dis que tu t'es moqué de moi, mais en vérité je te fais souffrir, tu envies mon pouvoir et mon influence sur l'histoire du monde'. Marquez que c'est l'analysant qui parle, à l'occasion Hegel, analysé, interprété par l'artiste.

Et ça corrobore l'observation de Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse* que le praticien est masochiste alors que Sade, lui, est théoricien, le théoricien qui avait contredit Freud à propos de la pulsion de mort. (cf. *L'Envers de la Psychanalyse*, pp. 75-77). En effet, pour Saint-Fond dans *L'histoire de Juliette*, la mort n'a pas la visée d'un retour de la vie à l'inanimé. Saint-Fond veut continuer à tourmenter ses victimes au-delà de leur mort. C'est ainsi qu'il veut servir à la jouissance de Dieu.

La ponctuation, aussi minimaliste qu'elle soit, tient donc compte de la dissémination. Simple, si elle réussit, elle sort le sujet pour un temps du faux

calcul, de la mauvaise arborescence de son discours, même s'il abhorre d'être dérangé par cet acte du psychanalyste.

La genèse ironique de l'écriture dans « Lituraterre »

Derrida et Lacan ne se sont pas souvent rencontrés. Derrida ne se souvient que d'avoir parlé deux fois avec Lacan et de l'avoir croisé une troisième fois à un cocktail. Derrida se plaint en plus que Lacan ne l'a pas vraiment lu. Lacan semble pourtant avoir fait allusion à ce qu'il avait reçu de Derrida. Il le fait de façon trop elliptique et de façon insuffisante, il faut bien l'admettre dans son écrit « Lituraterre » (1971).

Je ne ferai pas l'exégèse de cet écrit ici, mais j'y soulèverai seulement un point ou plutôt une pointe dont la saveur ne saurait échapper aux cliniciens. Notons que cet écrit est contemporain d'un domaine artistique qu'on a nommé *land art* (art de terre). En effet, Lacan s'adonna à une lecture particulière. Il fit lecture de ce qu'il voyait dans la plaine sibérienne à travers l'hublot de l'avion qui l'a ramené du Japon en France.

Il y voit donc entre les nuages dans cette « plaine désolée d'aucune végétation » un ruissellement, « seule trace à apparaître ». Il suppose un « trait premier » que ce ruissellement efface, devenant ainsi le bouquet de ce trait premier et de ce qui l'efface. En allusion à l'art du trait dans l'art japonais, il distingue de cet effacement du trait sur la plaine sibérienne la « rature ». Elle est, dit-il, « rature d'aucune trace qui soit avant », et c'est ce qui distingue la rature du ruissellement aperçu sur cette terre.

Le mot « rature » se trouve dans « littérature ». Lacan fait remonter la littérature au signifiant latin *litura*. Il articule alors ce signifiant *litura* au sujet divisé. Produire ce *litura* pur « c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste ». Cette reproduction du trait du sujet serait l'exploit de la calligraphie et Lacan semblait penser que la littérature pure devait prendre modèle sur cet art.

Il propose alors un apologue pour promouvoir son idée d'une écriture qui s'inscrirait dans le réel. Et pour cela il revient à ce ruissellement qu'il avait vu entre les nuages au-dessus de la plaine sibérienne. Ces nuages, ces nuées, il les compare au signifiant, soit au semblant par excellence. Le signifiant a une forme, il est forme – « forme, phénomène, météore », écrit-il, répondant par là peut-être au reproche de Derrida d'avoir idéalisé le signifiant et sa forme.

Alors, le semblant se rompt comme les nuages quand il pleut. Ce qui avait été là suspendu, cette « matière en suspension » derrière les belles formes, se précipite. Il y aura alors ruptures des semblants, une rupture qui n'est rien

d'autre que jouissance. Or, la jouissance est ce qui se présente dans le réel comme un « ravinement ».

C'est là que Lacan introduit le terme d'écriture : « ... l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plu du semblant en tant qu'il fait le signifiant ».

Arrêtons-nous, avant de conclure sur ces notations. L'apologue de Lacan dont je n'ai pu extraire que l'essentiel peut paraître un peu naïf. Il est en vérité assez sophistiqué et a un impact certain dans la clinique. D'abord, il contient une critique de la théorie du signifiant qui n'est plus l'alpha et oméga de l'inconscient. Sa belle forme relève du semblant. Le « phallogocentrisme », pour autant qu'il ait jamais eu cette place dans œuvre de Lacan que Derrida lui suppose n'a plus lieu d'être. Il est déconstruit.

Mais cette mise à distance vaut aussi pour l'écriture. Car, après tout, si on suit cet apologue, l'agent de l'écriture devient l'objet le moins digne qui soit, à savoir le semblant. Une écriture sérieuse, celle de Joyce ou celle de Beckett en tient toujours compte, faisant ironie du semblant. Une écriture sérieuse réfléchit sur sa condition.

Ce qui s'inscrit dans notre corps ce ne sont pas tellement des mots sensés mais le semblant avec lequel ils ont été prononcés par quelque obscure autorité. « Écho dans le corps du fait qu'il y a un dire », c'est ainsi que Lacan définit la pulsion dans son séminaire *Le Sinthome* (p. 17, 18 novembre 1975).

Or, cette critique du signifiant comme semblant se prépare dans l'enseignement de Lacan depuis la clinique des psychoses. Quand Lacan suppose au psychotique la décision de rejeter lui-même l'imposture d'un père qui s'identifie à la loi, il cerne déjà l'intolérance d'un sujet, poussé à l'extrême par le semblant qui se donne force de loi. La direction de la cure peut exploiter la marge de manœuvre que cette théorie du semblant et de l'écriture lui aménage.

Non, Lacan n'a pas tout dit, et tout n'est pas dans Lacan. Nous avons encore beaucoup à lire dans Derrida et à y apprendre. En préparant cet exposé, je me suis posé la question de savoir si mes lectures tout à fait lacunaires du philosophe m'aideraient dans ma pratique. La réponse ne se fit pas attendre. Voici trois vignettes en guise d'exemples.

Recording et absence

Une analysante revient dans un rêve dans ce petit studio qu'elle a gardé comme lieu de travail à côté de la maison cossue qu'elle partage avec son mari et leurs cinq enfants. Dans son rêve, le studio, meublé avec soin et souci de fonctionnalité est complètement vide. Il a été vidé de tous ses objets, cambriolé par

une bande de maffieux qui, selon une source mystérieuse, avait l'intention, d'y installer un trafic de disques, et d'y enregistrer des disques pirates à partir des disques de son mari, un grand mélomane. Elle est choquée par cet espace vide qu'elle trouve dans ce lieu qu'elle appelle « l'antre de (s)oi-même ». On pourrait dire que ce rêve a une orientation à la fois lacanienne et derridienne. Le sujet y rencontre non pas ses objets personnels mais son propre vide. Mais bientôt, une production de faux disques, de disques recopiés, piratés, un « archive mécanique », un *recording*, dirait Derrida, sera installée dans ce lieu vide. Ayant écouté cette analysante depuis un certain temps, il ne m'est pas difficile d'interpréter son rêve. Elle tombe de façon répétitive amoureuse d'hommes qui ont une certaine autorité : des collègues plus avancés qu'elle-même, des professeurs de ses enfants, etc. ; et elle investit beaucoup d'énergie pour approcher ces hommes, sans pourtant nouer un lien réel avec eux. Elle leur écrit, se rend indispensable auprès d'eux, se rend à des endroits où elle est sûre de les rencontrer. Malgré le caractère anodin de son infidélité, elle a très peur que son mari puisse visiter son ordinateur ou son téléphone portable pour y découvrir les messages qu'elle a envoyés à ses amants platoniques. Il pourrait donc saisir ces archives qui rendraient faux les paroles et discours qu'elle échange avec lui. Ce qui semble être devenu lettre morte, lettre technique, à savoir ces missives gravées sur quelque disque dur, aurait donc plus de pouvoir sur elle que toutes ses paroles vives !

Ma deuxième vignette me fut livrée par une patiente schizophrène. Elle a un magasin, ce qui lui permet de faire des cadeaux à ses amis. Il n'y a pas si longtemps, elle a déclaré dans sa séance qu'elle ne peut plus rien offrir, faire un don lui serait impossible. Et pourquoi ? Elle ne peut plus faire de don parce qu'elle s'est rendue compte qu'elle n'est simplement pas là quand elle donne. Elle n'existe pas. L'idéologie de la présence et de l'être lui donnerait raison. Mais la pensée de Derrida ne dévaluerait en rien ses dons.

Enfin, ma troisième vignette. Un homme répète ce rêve simple: Il veut rentrer à la maison et n'y arrive jamais. Sujet à la dérive, il ne viendrait donc pas à sa destination. Peut-être. Mais si son rêve réalisait simplement son vœu de ne pas rentrer rentrer chez lui?

Il me paraît difficile de nier que la rencontre entre Lacan et Derrida n'a pas vraiment eu lieu. Ce sera la tâche des historiens comme Elisabeth Roudinesco d'en partager les responsabilités à partir de l'interprétation sauvage que l'analyste a fait à un récit intime du philosophe et que Elisabeth Roudinesco restitue à la page 418 de son *Histoire de la psychanalyse en France*. Derrida nous y renvoie. Les lecteurs de Derrida et de Lacan sauront peut-être suppléer à un dialogue resté en pointillé mais ils ne pourront pas se substituer à ces auteurs. La psychanalyse serait aujourd'hui moins fragile s'ils avaient, eux-mêmes, déplié leur conflit.